

R. P. Robert de Dreux:
(aumonier de l'ambassadeur)
de France

1665-1669 :

Voyage en Turquie.

Manuscrit de Bibliothèque
Nationale des Turcs,
Catalogue des Nouvelles
Acquisitions du Fonds Français
N° 4962

Publié et Annoté par
Hubert Pernot
Paris 1915

Collection de l'Institut
Néo-Hellénique
de l'Université de Paris
Fascicule 3

n. 40-44

Tous droits réservés

Key's 1815.

11 2

Mémoires

Nous allâmes le lendemain à Macry, qui est une ville forte ancienne où je trouvai un tombeau de marbre blanc dans son entier, et je remarquai aux quatre coins de sa profondeur quatre élévations d'environ un pied, sur lesquelles on pouvait une table de marbre, pour couvrir ce que les anciens avaient coutume d'enfermer dans les tombeaux. Ils posaient le corps mort sur cette table et le couvraient d'une autre pièce de marbre. J'y remarquai cette épitaphe gravée en caractères grecs.

Quintus le père à son cher fils Aurelius Quintus, enfant de probité.

Proche de ce sépulchre, qui est sur une éminence au bord de la mer, il y a une espèce de chapelle, au milieu de laquelle il y a une grande bière posée sur des tréteaux, laquelle est couverte d'un drap mortuaire de couleur verte, et à l'endroit du chef, il y a une grande bière, au-dessus de laquelle on voit une inscription en grec. AKAΔΗΜΙΑ, que si on voulait s'en servir, et aux deux côtés il y a deux vases qui sont remplis de graisse. Je m'informai du tuteur qui a soin de cette sépulture, à quoi servait cette graisse et il me dit que c'était une chose sainte dont se frottaient les malades et qu'ils avaient tous une grande vénération pour celui dont le corps reposait en ce lieu, parce qu'il avait été un des plus braves officiers de leur armée qui passa de l'Asie en Europe.

Je vis aussi, à un coin de la place publique, une élévation de pierre qu'on me dit avoir été le théâtre d'où les anciens orateurs haranguaient en public.

Nous l'arrivâmes le premier jour de notre départ (3 May-
cion 1669), à Topchilar, où nous trouvâmes d'excellent vin
à très bon marché.

Et parce que nous voulions cheminer durant une partie de la
nuit, nous prîmes un hadji. C'est un porte-fanal qui éclaire
le long du chemin. Il porte pour cela une espèce de
réchaud au bout d'un grand bâton, et, par le
moyen de certaines pelotes de drapeaux godronnés, il
entretient le feu dans un réchaud qui fait une grande
flamme, qu'il entretient aussi quelquefois avec un
certain bois gras qui brûle comme un flambeau.
Quand nous avions douze lieues à faire nous partions
à onze heures du soir et, quand nous avions une
moindre traite, nous ne partions qu'à minuit, afin d'ar-
river au gîte environ à midi et nous trouvions le dîner
tout disposé, car le hadji de cuisine marchait tou-
jours devant nous et nous avait tous les jours de-
vancer un mouton avec des volailles pour le lendemain, car
comme j'ai déjà dit, il n'y a point en ce pays-là d'hôtelle-
rier où l'on puisse loger, ni de cabarets ou rôtisse-
ries où l'on trouve des viandes prêtes, mais il faut que
les voyageurs apprennent eux-mêmes ce qu'ils veulent manger.
Quand la nuit commence à se former, le hadji allume
son fanal qu'il pose à l'entrée du khan, qui est le lieu où
se retirent les voyageurs, et tenant son fanal à la
main, il chante en arabe quelque chose pour congratuler la
compagnie de ce qu'il plaît à Dieu de nous don-
ner la lumière et ensuite il tend la main, pour recevoir
ce qu'il plaît à chacun de lui donner.

Karşıoğlu
Enyupia.

8 35

Nous allâmes de Topchilar dîner à Ponte-Piccolo et de là à Ponte-Grande. Ce sont deux villages où il y a des ponts de pierre d'une longueur prodigieuse par le moyen desquels on passe quelques détroits de la mer, qui fait en ce lieu-là deux beaux lacs.

Le jour suivant nous arrivâmes à Silivree, qui est une ville fort ancienne, située sur une éminence proche de la mer.

On y voit de fort beaux restes de murailles. Et il s'y trouve grand nombre de Chrétiens, mais schismatiques.

Je ne laissai pas d'aller voir leur curé, que je priai de me conduire à son Eglise, ce qu'il fit d'autant plus volontiers qu'il était bien aise de m'y faire voir un corps saint pour lequel les Grecs ont une grande vénération.

Et, ayant remarqué un petit sac de soie violette qui pendait à la croix qui était sur l'autel, j'en demandai ce que c'était, et il me dit qu'il y avait dans le sac une petite boîte de bois dans laquelle ils portaient le Christ saint aux malades, c'est-à-dire le Saint Sacrement.



Nous allâmes de là à Rodosto, qui est une ville très belle et bien marchande - Elle est située sur le rivage de la mer, qui lui donne une grande communication avec Constantinople. Les marchands y exposent à leurs boutiques leurs plus belles marchandises, comme on fait aux foires.

Un de nos charretiers, qui était Macédonien, eut en cette ville un différend avec un Turc, qui vint nous faire égorger, car le capigi bachi qui nous conduisait ayant fait des plaintes au mauvais traitement que le Turc avait reçu de notre charretier voulut sur l'heure en faire justice en lui faisant donner sur la plante des pieds des coups de bâton, ce qui est le châtiment ordinaire dont se servent les Turcs.

M. l'Ambassadeur était pour lors à la promenade sur le rivage de la mer, de sorte qu'ayant avec lui une partie de ses gens il n'en restait plus que l'autre au Khan où nous étions logés. Les Turcs, voyant que nous étions en grand nombre, se précipitèrent sur nous, et cherchèrent à nous faire du mal.

Je me n'y promenais avec notre maître d'hôtel, lorsque je vis ce pauvre charretier que les Turcs de chair déchiquetaient pour recevoir les coups de bâton. Cela me donna de la compassion et au maître d'hôtel, qui en fit des reproches au capigi bachi, et parlant d'un ton fort haut qui marquait de l'indignation il fut entendu des palefreniers et autres domestiques de Son Excellence, qui accoururent aussitôt, et se jetant sur les Turcs qui tenaient le pauvre charretier, ils les obligèrent de le laisser. Les coups furent en même temps tirés de part et d'autre, mais les Turcs voyant nos gens tellement en furie qu'ils étaient en humeur de n'épargner personne, ils prirent la fuite, et nos gens voulant les suivre, j'eus beaucoup de peine à les retenir. On en donna promptement avis à M. l'Ambassadeur qui, revenant aussitôt au Khan, blâma le procédé du capigi bachi, et apprenant que les Turcs formaient un parti pour nous insulter, nous demeurâmes si bien sur nos gardes qu'ils n'osèrent nous attaquer.

Nous partîmes le lendemain de grand matin et nous cheminâmes cinq jours entiers, sans trouver de viller qui fussent considérables. Quoique la campagne y soit si belle et si remplie de gibier que son Excellence nous y faisait faire halte très souvent, pour prendre en partant le divertissement de la chasse.....

Nous achevâmes de traverser la Thrace en passant la rivière de Merissa, qui la sépare d'avec la Macédoine. C'en fut par sans peine et sans péril que nous passâmes cette rivière, car outre qu'elle est fort large et rapide, les bacs dont on se sert pour la passer sont si incommoder qu'il fallait élever nos chariots à force de bras pour les y faire entrer et, ne pouvant passer qu'un chariot à chaque voyage, il nous fallut un temps considérable pour passer tout nos chariots et vingt chevaux de selle que nous avions.....

Ce qui fit que nous n'arrivâmes que fort tard à Vizra.
 C'est une petite ville fort ancienne, qui n'est entourée que de quelques pans de murailles.

Nous y séjournâmes, ce qui nous donna moyen d'aller voir la mosquée, qui est très belle. L'imam qui en est le pasteur n'y fit voir plusieurs tombes avec des épitaphes, qui me firent juger que c'était autrefois une église.

Nous montâmes cinq ou six au haut du minaret, qui est une tourelle fort élevée d'où l'imam appelle les Turcs à la prière, et nous admirâmes du haut de cette tourelle la beauté des campagnes que nous découvrions lorsqu'un vent s'éleva, qui agitait cette tourelle avec tant de force, que nous croyions qu'elle allait renverser, ce qui nous fit descendre bien plus vite que nous n'étions montés.

Etant partis le lendemain, nous passâmes à Kymurgina, qui est une petite ville fort ancienne, où restent encore quelques ruines d'un gros château.

Et, à cinq lieues de là, nous trouvâmes une autre ville dont toutes les murailles subsistent en leur entier, à la réserve des brèches qu'on y a faites en la prenant.

Notre chemin nous conduisait le long des murailles de cette ville, sans que nous eussions besoin d'y entrer, mais M. l'Ambassadeur fit faire halte, pour nous donner le loisir d'y aller voir ce qui pourrait être digne de remarque.

J'admire d'abord la curiosité avec laquelle on a bâti les murailles, car à l'endroit du cordon on y a fait tout autour de la ville une infinité de petites arcades, sur lesquelles est le chemin qui peut servir à faire le tour.

AKAHMIA AOHNN

Plus tard, nous vîmes que les habitants portaient de leur maison pour nous voir et nous considérer avec autant de curiosité que nous en avions pour considérer leur ville, ayant remarqué que la plupart étaient Chrétiens, je les priai de me faire voir l'Eglise, ce qu'ils firent bien volontiers. Et je vis avec douleur que cette Eglise, qui a été autrefois une des plus belles de toute la Grèce, tombait en ruine, manque d'être entretenue. Et une bonne femme, voyant que j'en avais de la compassion, me fit signe de la suivre pour voir une autre Eglise qu'elle me montra, la larme à l'œil, dans un état encore plus déplorable que la première, me témoignant par ses gestes et par ses soupirs que ces ruines étaient des marques sensibles de leurs grandes misères. Je considérai avec attention cette Eglise, qui était plus petite que l'autre que je venais de voir, mais il était aisé de voir qu'elle avait été incomparablement plus belle et plus riche. Je reconnus qu'elle avait été dédiée à la Sainte Vierge, dont l'image restait encore, quoiqu'il n'y eût plus moyen d'y dire la messe, car non seulement

L'autel était ruiné, mais toute l'Eglise était remplie de colonnes et de pilastres de marbre, dont le débris marquait combien était grande la désolation de ce pauvre pays. Je remarquai encore même sur les murailles des restes de peintures et des filets d'or, qui manifestaient clairement que cette Eglise avait autrefois été bien ornée. Il n'y avait en toute la ville qu'un pauvre prêtre, qui me dit qu'il avait bien de la peine à subsister, parce que ce pauvre peuple était entièrement ruiné, non seulement par les Turcs, mais encore par les corsaires qui y font souvent des incursions.

T: ^{Βουβιόν?}

Cette ville qu'on appelle Peritory, est si ancienne qu'on nous assura qu'il y a plus de deux mille ans qu'elle est bâtie. Nous arrivâmes, deux jours après, à Cavallos (πε. Καβέλλαν). . . .

Περιέγραφοι

ΑΚΑΔΗΜΙΑ



ΑΘΗΝΩΝ